

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

## Echos du Collège Une vengeance du Diable

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 218-221

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Une vengeance du Diable

Une petite toque sur la tête, les bras nus jusqu'aux coudes, dans ses larges pantalons de laine rousse, Jean-Louis, tout en sifflant une romance, coulait le lait fraîchement trait de ses vaches dans un grand « bac » de sapin blanc, quand soudain il s'entendit interpeler.

« Bonsoir ! l'ami J.-L. !... Une histoire du diable ou de revenant ce soir !... — Hé ! hé !... toujours les mêmes ! les gars ! Et bin ! l'on verra... »

Il savait en effet de terribles histoires de revenants, et de diable surtout. Mais il ne se doutait guère que le diable, dont il se moquait si volontiers, allait les lui faire payer cher ses histoires...

Vingt cinq ans, d'une belle figure, avec des muscles comme on en voit rarement, J.-L. n'était pas de ceux qu'on appelle « bigot » non ! mais moins encore de ceux qui disent, pour se donner des airs lurons : « Je ne crains ni Dieu ni Diable. »

Lui, il causait du diable, sans le craindre et parlait du bon Dieu, en le craignant, mais de la crainte qui fait la sagesse.

D'un caractère jovial, il était toujours en train et faisait le charme de la veillée. Ajoutez qu'il chantait à merveille.

Pour comprendre la situation de J.-L. dans le petit drame qui va se passer, il faut savoir que, durant la plus grande partie de l'été, les paysans de l'endroit mènent leurs troupeaux sur les hautes Alpes.

Aux premiers frissons de l'automne ils les ramènent dans les pâturages moins élevés qu'on appelle « Mayens ». Puis, les beaux jours de l'automne passés, à la Toussaint, à part quelques paysans plus aisés, tous rentrent joyeux, leurs troupeaux au village. Là on les conduit quelques jours

encore dans les alentours, brouter les dernières poussées des vergers, puis l'hiver venu, on les rentre à l'étable jus- qu'au soleil du printemps.

J.-L. était à l'aise. La famille possédait d'assez vastes pâturages et un nombreux troupeau. Voilà pourquoi, à la veille de la Toussaint, nous le trouvons encore aux « Mayens » avec quelques amis fort éloignés.

Donc, ce soir-là, ses amis, venus de loin, s'étaient promis de rire et c'est J.-L. qui devait les faire rire.

La veillée en effet fut des plus gaies. L'on rit, l'on chanta, l'on... je ne dis pas l'on dansa ; les danseurs fai- saient défaut ; puis, pour J.-L. la danse n'était pas son fait... L'on causa de ceci, de cela, l'on parla de Jean, de Jacques, de la fille du syndic qui devait se marier cet hiver-là ;... de quoi encore ?... je ne sais plus. Mais ajoutons aussitôt que tout fut correct.

Bref, tout le monde fut enchanté. J.-L. avait bien joué son rôle et l'horloge à coucou suspendue à la paroi chanta onze heures de si tôt qu'on en fut surpris.

L'on aurait volontiers prolongé la soirée au-delà de mi- nuit, tant il y avait de l'entrain. Mais le lendemain était un dimanche ; l'on convainc donc de se séparer.

On allait se lever pour partir, quand J.-P. : « Chut... dit-il, je n'y pensais pas »... En ouvrant une vieille armoire de chêne, il en sortit, d'un air de cérémonie, quelque chose comme un énorme flacon entouré d'une grossière tresse de paille. C'était sa « Catherine » comme il l'appelait. La bou- teille d'eau-de-vie de marc. Une fine goutte ! pensez donc... vieille, douce, parfumée... personne n'en avait de la pareille. Si bien que la grosse bouteille était devenue légendaire dans le pays.

On ne se fit pas prier. On prit le « réveillon : de la tomme fraîche, du pain de seigle ; le tout arrosé de la fine goutte comme vous pouvez croire.

Cela fait, adieu, bonsoir !... et voilà nos gens partis en chantant.

La nuit était splendide. La lune brillait aux cieux, au milieu de mille étoiles scintillant avec une telle clarté qu'on se serait cru en plein jour.

J.-L. regarda les amis s'éloigner du seuil de la porte, puis rentra et tira le verrou.

Vous croyez que la pièce est finie?... Elle commence plutôt et elle sera tragique !...

J.-L. donne un coup d'œil à l'étable ; jette un peu d'herbe dans les crèches ; flatte de la main, en passant, sa belle reine ; puis un bout de prière et... au lit.

Minuit !... C'est l'heure des crimes, a-t-on dit ; l'heure terrible qui glace d'effroi le petit enfant ; l'heure où beaucoup se glissent dans les ténèbres...

J.-L. allait dormir, les poings fermés, lorsqu'un « treu treu » subit se fit entendre sur la chambre dont le plafond était bas et mince, et lui fit rouvrir les yeux.. « Ah !... ces souris !.., grommela-t-il, et il se tourna de l'autre côté. « Treu, treu, treu » continue le bruit. « Diantre ! » se dit-il tout bas « pour des souris, ça saute un peu lourd » « Reu, treu, treu, treu ». J.-L. se souleva un peu sur son lit et se mit à écouter. Plus rien ! Il se recouche. Les « treu, treu » recommencent. Cette fois, il eut un petit frisson. Il se demande ce que cela peut bien être... Il n'a pas de chat ; serait-ce un chat sauvage ?... mais, le chat n'a pas le pas si lourd. Qu'est-ce donc?... Et les « Reu, treu, treu » reprennent de plus belle. On n'a pas dansé ce soir, est-ce que la valse va commencer?... Il n'entend pas les violons pourtant !...

J.-P. commença à s'épouvanter. Il s'est tant moqué du diable. Va-t-il prendre sa revanche?... Et tous les fantômes et revenants de ses histoires défilent devant lui dans un cortège effrayant.

La situation devenant inquiétante, J.-L. se lève, allume une petite lampe. « Si c'est le Diable, je le chasserai bien, se dit-il, en prenant de l'eau bénite et en traçant un grand signe de croix sur lui-même ».

Mais quoi !... toujours ce bruit !... Il invoque la Sainte Vierge ; le bruit lui paraît plus fort.

Décidément il faut en finir !... Que faire ? Passer la nuit dans ce vacarme ? c'est intenable. Appeler du secours ? Personne ne peut l'entendre. Le plus court pour lui, serait de tirer les grègues et de s'en aller. Mais, pour partir, il faut sortir de la chambre, et que lui arrivera-t-il en franchissant le seuil ? Qui sont ceux qui mènent ces bacchanales là-haut ?...

Il fit une prière, prit d'une main une lampe, de l'autre

un fort gourdin et il ouvrit la porte, bien résolu de filer au village sans détourner la tête. Il enjambe le seuil... le bruit cesse... mais une force irrésistible l'oblige à tourner la tête et à regarder en haut...

Ciel ! quelle vision !

Droit au-dessus de lui, se dresse immobile, un être réel, semblable à ces horribles caricatures, qui représentent le Démon, sous la forme d'un animal tout noir, avec des cornes... Deux yeux noirs étincelant comme des escarboucles, sur une figure bizarre qu'il ne peut pas bien distinguer, à la lueur vacillante de sa lampe, et deux énormes cornes se prolongent jusqu'au toit du bâtiment. Vous voyez le tableau !

Tout autre que J.-L. fut tombé évanoui. Lui, il resta là, debout, immobile, les yeux fixés sur le monstre qui le regardait. Et cela pendant plus d'une minute qui dut lui paraître un siècle.

Il allait défaillir, lorsqu'un « frrrt » le fit ressauter et pensa le renverser. Le monstre fit un saut en arrière... et J.-L. reconnut... devinez ?... un bouc... un véritable bouc noir...

Pour le coup, le sang lui revint au cœur, et l'« ami bouc » fut éconduit par la « barbe » d'une façon fort peu gracieuse, et c'est le propriétaire de l'animal, qui, le lendemain, faillit « tâter » les muscles de Jean-Louis.

J.-F.